

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE SIGNE DE LA CROIX

PREMIERE PARTIE — LE CAPITAINE LA CHESNAYE

XXIII — L'ABBAYE DES AUGUSTINS

— À cheval, monsieur ! s'écria-t-il enfin en s'élançant au dehors. Commandez mon escorte et envoyez quérir une compagnie de gardes suisses pour porter secours à l'hôtel de Mercœur.

Les flammes avaient succédé à la lueur rouge et dardaient vers le ciel leurs langues acérées et menaçantes.

En quittant le grand Châtelet, M. de Bernac avait pris, nous croyons l'avoir dit, la direction du port au foie.

La nuit, en s'avant, était devenue de plus en plus froide, et un vent du nord, que rendait plus aigre encore le voisinage du fleuve, soufflait avec violence.

M. de Bernac frissonna aux premières atteintes de cette brise piquante, et arrêtant un moment sa monture, après avoir franchi la montée du pont Notre-Dame, il débouta les corroies du porte-manteau placé en travers sur la selle de son cheval.

Prenant alors le vêtement, il le secoua pour en défaire les plis, et le jetant sur ses épaules par-dessus son collet fourré, il s'enveloppa soigneusement pour se protéger contre la fraîcheur pénétrante.

Cela fait il remit son cheval en marche, contraignant le genêt d'Espagne à prendre le pas.

La tête tournée vers la rivière, le jeune seigneur semblait vivre avec une attention extrême les grands nuages qui cou-

raient au-dessus de la cité. Le quai était complètement désert. Arrivé en face du petit bras du fleuve qui sépare la cité de l'île Saint-Louis, alors à peu près inhabitée, le comte s'arrêta, semblant hésiter sur ce qu'il devait faire.

Poussant son cheval vers la Seine, il descendit la berge et parut vouloir entrer dans le lit de la rivière, mais il arrêta sa monture au moment où celle-ci passait bravement dans l'eau son pied garni de balanes flottantes.

L'œil fixe et interrogeant épieusement les deux extrémités des deux rives, le comte attendit.

Cette attente dura environ dix minutes : tout à coup une lueur brillante, cette même lueur que devaient apercevoir quelques instants plus tard le prévôt de Paris et sa femme, s'éleva près du port Saint-Landry, provenant de l'intérieur de la cité, et éclaira d'un reflet rougeâtre les maisons avoisinantes et les eaux sombres qui coulaient en grondant.

À cette apparition subite, le comte fit brusquement pirouetter sa monture, remonta la berge au galop, gagna le port au foie et, traversant le quai en ligne droite, s'engagea bientôt dans la rue de la Mortellerie.

Mettant au trot le

genêt d'Espagne, qui rougeait d'impatience son mors plein d'écume, il passa derrière l'hôtel de ville, se dirigeant par la rue de la Tixeranderie et la rue Jean-Pain-Mollet, vers le cloître Saint-Merry.

Au moment où le comte traversait la rue des Lombards, un aboiement sinistre et prolongé retentit derrière lui, au loin, dans



...La jeune femme se leva et courut à une armoire en chêne sculpté cello dans la muraille

la direction des rues qu'il venait de suivre. Ce cri, qui se produisant n'avait rien d'extraordinaire, parut attirer toute l'attention du cavalier, car il prit à l'oreille, et, se tournant brusquement sur sa selle, il plongea son regard pénétrant dans les ténédres qui s'étendaient derrière sa monture.

Mais ne rencontrant rien probablement qui lui parut digne d'être observé, il remit son cheval au trot en activant un peu l'allure.

Sulement il parut vouloir changer de direction, car, tournant rapidement à gauche, il descendit rapidement la rue Trou-se-Vach.

A l'instant où il atteignait l'angle de la rue de la Féronnerie, un second aboiement, tout semblable au premier, mais un peu plus prolongé encore, retentit de nouveau derrière le comte.

— Ah! ah! murmura M. de Bernac sans se retourner cette fois. Ce chor prévôt aurait-il poussé la précaution jusqu'à me faire suivre? Corne du diable! je plains ceux qu'il aura attachés à mes pas.

Et rendant la main en serrant en même temps les genoux, il lança au galop le magnifique genêt d'Espagne.

Celui-ci parcourut comme une flèche la rue de la Féronnerie, tourna court le long des piliers des halles, et gagna la rue des Deux-Ecus au moment où un troisième aboiement plus sinistre encore et plus prolongé que les deux premiers troublait le silence qui régnait dans les rues désertes.

— Ventre-saint-gris! Il paraît que je suis suivi de près! murmura le comte en accélérant l'allure vive de son cheval.

Entre la rue des Deux-Ecus et la rue Saint-Honoré, presque en face de l'hôtel de Soissons, s'élevaient alors de vastes bâtiments abandonnés et qui avaient été jadis la demeure d'une congrégation particulière de religieux de l'ordre des Augustins, à l'abbaye desquels le terrain et les bâtiments appartenaient encore.

Ces bâtiments, aux trois quarts ruinés et qui avaient maintes fois été dévastés durant les guerres de la Ligue et le siège de Paris, étaient presque entièrement privés de boiserie extérieures.

L'ouverture des fenêtres et celle des portes existaient encore, mais croisées et battants avaient disparu.

Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient dans un état de dégradation complet.

Ces fenêtres, percées à hauteur d'homme, n'étaient séparées l'une de l'autre que par un montant de pierre d'une minime largeur, mais en revanche d'une épaisseur énorme.

Ces ouvertures béantes donnaient sur une salle basse, ancien parloir de l'abbaye, avaient l'air de vastes cavernes, dont l'autre disparaissait sous les voiles d'une obscurité profonde.

Le comte de Bernac venait, avons-nous dit, de tourner l'angle de la rue des Deux-Ecus.

En apercevant à sa gauche les bâtiments de l'abbaye ruinée, il poussa un sifflement aigu, accompagné d'une modulation bizarre.

Un sifflement pareil lui répondit aussitôt.

Le comte passait alors devant la première fenêtre du rez-de-chaussée dont nous venons de parler.

Abandonnant brusquement les rênes de sa monture, dégageant par un mouvement rapide, ses pieds des étriers, ramenant de la main gauche les longs plis de son manteau brun, il appuya de sa main droite sur le pommeau de la selle, et, s'élançant avec la légèreté d'un écuyer consommé, il bondit par l'ouverture béante et disparut aussitôt.

Le genêt d'Espagne, comme s'il ne se fût pas aperçu de l'absence de son cavalier, continua sa course, toujours rasant la mu-

raille; mais, comme il passait devant la troisième fenêtre un homme s'élança à son tour de l'intérieur de l'abbaye et tomba eu selle avec un aplomb merveilleux.

Cet homme, dont la taille, la tournure, les formes, étaient en tous points semblables à celles du comte de Bernac, était, de même que le jeune seigneur, enveloppé dans les plis d'un vaste manteau brun.

Cette substitution de cavalier s'était accomplie avec une rapidité tellement merveilleuse, tellement instantanée, pourrions-nous dire, qu'un observateur, placé à courte distance et trompé par les ombres de la nuit, n'eût certes pu s'en apercevoir.

Le cheval n'avait pas un seul instant varié son allure, et la régularité de son pas eût suffi, seule, pour convaincre un espion que rien d'extraordinaire n'avait eu lieu.

Le nouveau cavalier continua sa route par la rue des Deux-Ecus, et disparut à l'angle formé par la réunion de cette voie étroite avec la rue de Genelle.

Au moment où le genêt d'Espagne longeait la haute muraille de l'hôtel de Soissons, une ombre, suivant le pied des maisons bâties sur la côté droit de la rue des Deux-Ecus, passa, rapidement devant les fenêtres de l'abbaye.

Cette ombre disparut au tournant de la rue, à la suite du cheval.

Le comte de Bernac, en tombant dans la salle basse, où il venait de pénétrer d'une manière si peu conforme aux usages ordinaires, s'était blotti derrière le mur d'appui de la fenêtre qu'il avait si lestement franchie.

Quand l'ombre dont nous avons parlé était passée en face de lui, de l'autre côté de la rue, il avait avancé la tête.

— Messire Gaud! murmura-t-il en opérant un brusque mouvement rétrograde. Corbleu! le diable a du flair, de l'audace et de l'adresse...

Mais bast! reprit-il après un moment de silence, maintenant il a perdu la voie, et du diable s'il y peut revenir.

Dans tous les cas, il faut prévenir Catherine, ceci la regarde encore plus que nous, j'imagine!

Le comte, quittant alors la fenêtre, au bas de laquelle il s'était blotti, s'enfonça dans la profondeur des bâtiments, traversant les pièces, longeant les corridors, évitant les passages encombrés, trouvant les issues, en dépit de l'obscurité profonde au milieu de laquelle il marchait avec une facilité et une sûreté qui dénotaient une laborieuse étude de ces ruines désertes et une grande habitude de leur parcours.

Après avoir atteint le premier étage en franchissant les degrés mobiles d'un escalier croulant, il se trouva au centre d'une série de pièces qui avaient dû servir jadis d'appartement au chef de la congrégation, s'il fallait en juger par les vestiges d'élégance qui décoraient encore les murailles, et qui contrastaient d'une manière frappante avec la sévérité froide des autres chambres; privées absolument de toute ornementation.

M. de Bernac marcha droit vers une petite porte située au fond de l'appartement.

Cette porte, en fer ciselé et d'un travail admirable, avait sans doute échappé à la dévastation générale, grâce à sa solidité à toute épreuve.

Le jeune seigneur, sans hésiter un seul instant, s'appuya contre cette porte et posa ses lèvres sur un ornement placé à la hauteur de son visage.

Un léger sifflement, semblable à celui d'une coulèvre, retentit doucement.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et le comte se trouva sur le seuil

d'une petite pièce plongée, comme le reste de l'édifice, dans des ténèbres épaisses.

R'ouvrant la porte sur lui, il traversa cette petite pièce dans laquelle aboutissait l'ouverture d'un corridor étroit.

S'engageant dans cette espèce de soutier, il contourna, en le suivant, une partie des bâtiments intérieurs, et parvint à un escalier construit dans l'épaisseur même de la muraille, et qui descendait, en tournant sur lui-même comme une vis d'Archimède, dans les profondeurs de l'ancien couvent.

Au bas de l'escalier, une lueur vive vint frapper au visage le nocturne (explorateur des ruines de l'abbaye).

Une seconde porte tout ouverte donnait accès dans une salle souterraine luxueusement éclairée par d'énormes bougies de cire plantées dans des chandeliers d'argent massif semblables à ceux qui décoraient d'ordinaire les autels.

Un homme et une femme se trouvaient dans cette salle et saluèrent l'entrée du gentilhomme par une double exclamation joyeuse.

La femme, soigneusement enveloppée dans une longue pelisse garnie d'une admirable fourrure de renard bleu, dont l'ampleur faisait disparaître toutes les parties des vêtements qu'elle portait en dessous, avait, suivant l'usage de l'époque, le visage recouvert d'un masque de velours noir, nommé « loup ».

Ce masque, dissimulant les deux tiers de la face, ne laissait apercevoir que le front, le menton, le bas des joues et la bouche ; mais ce front était si blanc et si poli, ces joues étaient si veloutées, ce menton si mignonnettement troué par une fossette rose, cette bouche possédait des lèvres si fraîches et si vermeilles, qu'il était impossible de ne pas reconnaître tout d'abord les grâces et la verdure de la jeunesse dans cette femme dont la pose nonchalante et élégante sans affectation, révélait la perfection des formes corporelles.

Une main posée sur les genoux, et dont le ton foncé de la pelisse faisait ressortir encore la blancheur ; l'autre, appuyée sur une petite table placée près du siège qu'occupait le jeune homme, la tête droite, le buste à demi effacé dans l'ombre, le col et les épaules encadrés par le collet de fourrure aux reflets brillants, la personne que nous mettons en scène offrait dans tout son ensemble un cachet d'exquise distinction et une harmonie de lignes par laquelle l'œil se sentait aussitôt captivé.

Le compagnon de cette gracieuse créature était assis sur un fauteuil largement sculpté, et séparé d'elle par la longueur de la table.

Ce personnage était revêtu du même costume que celui que portait maître Babin, le bourgeois de la foire Saint Germain, auquel l'archer Giraud avait fait confidence de son histoire.

Pourpoint gris relevé de broderies noires, chapeau de feutre garni d'une sigrette noire, tout, jusque dans les moindres détails de l'habillement, était de la plus rigoureuse exactitude.

Cet homme paraissait être de la même taille que le comte de Bernac, et exactement de la même corpulence.

Son visage, comme celui de la jeune femme, était caché sous un loup de velours noir, mais ce masque couvrait entièrement le front, et sa ligne inférieure disparaissait dans l'épaisseur d'une longue barbe noire, qui paraissait être le prolongement du loup, tant les deux nuances se confondaient entre elles.

L'homme et la femme, avons-nous dit, avaient fait entendre une exclamation joyeuse au moment où le comte de Bernac franchissait le seuil de la pièce mystérieuse.

Le jeune gentilhomme, sans répondre à cette espèce de salut de bienvenue qui lui était adressé, dégrafa son manteau brun,

le jeta sur la table, et attirant à lui un siège sur lequel il se laissa tomber :

— Ouf ! fit-il, la gorge me brûle !... J'ai soif !

La jeune femme se leva aussitôt, courut à une armoire en chêne sculpté scellée dans la muraille, ouvrit la porte de cette armoire, et, plongeant ses mains délicates dans l'intérieur du meuble, en tira successivement deux coupes d'or d'un travail splendide, et un flacon en cristal contenant une liqueur limpide d'une belle couleur d'ambre jaune.

Elle déposa le tout sur la table, déboucha ensuite le flacon et remplit les deux coupes.

M. de Bernac prit la sienne et la vida d'un trait.

L'homme masqué, qui n'avait cessé de contempler le gentilhomme d'un œil interrogateur, se tourna alors du côté de la femme à être complètement face à face avec celui-ci.

— Quelles nouvelles ? dit-il brusquement.

— Bonnes et mauvaises, répondit M. de Bernac en se relevant sur son siège.

— Voyons les mauvaises, fit la jeune femme en se rasseyant ; gardons les bonnes pour la fin. Elles seront le baume sur la blessure.

— Bien parlé, ma mie ! s'écria le comte de Bernac, j'ai toujours dit que vous aviez de l'esprit comme un démon.

— Et vous n'avez pas l'habitude de mentir, ajouta la séduisante créature en laissant voir sous ses lèvres carminées l'émail de ses dents blanches.

— Donc ?... reprit l'homme au masque.

— Donc, fit M. de Bernac, notre excellent ami, M. Jacques d'Aumout, prévôt de la bonne ville de Paris, s'est mis plus que jamais dans la tête de procéder à l'arrestation en attendant le jugement et l'exécution, avec accompagnement de tortures ordinaires, de ce maudit capitaine La Chesnaye qui, prétend-on, désolait la capitale et les provinces.

La jeune femme haussa les épaules.

— Histoire anienne, dit-elle dédaigneusement ; c'est la répétition de notre conversation de ce soir chez Jonas.

— C'est possible, ma belle Catherine ; mais ce que je n'ai pu ajouter ce soir chez Jonas, attendu que je l'ignorais encore moi-même, c'est que, de plus que les limiers du prévôt, La Chesnaye a à ses trousses un diable incarné décidé à le suivre jusqu'au fond des enfers, plutôt que de renoncer à sa poursuite.

— Et ce diable, c'est ?

— Ton ex-amoureux de Rouen, ma tante bello.

— L'archer Giraud ?

— En personne !

Catherine secoua la tête avec le même mouvement dédaigneux.

— Ceci, dit-elle, est la répétition de ce que vient de me raconter Humbert.

Elle désigna l'homme masqué.

Le comte fit un mouvement brusque.

— Toi aussi, Humbert, tu as vu Giraud ? s'écria-t-il.

— Oui, répondit l'homme masqué.

— Quand cela ?

— Ce soir.

— Où ?

— A la foire Saint-Germain, dans la loge numéro 27.

— Tu lui as parlé ?

— Nous avons soupé ensemble avec Caméleon et Bernard.

Les yeux du comte s'enflammèrent soudain, et lancèrent deux éclairs rapides.

—Ah ! fit-il, le diable est pour nous ; tu l'as fait boire ?  
 —Sans doute...  
 —Et il l'a révélé...  
 —Rien !  
 —Rien ? s'écria M. de Bernac.  
 —Absolument rien, répéta Humbert ; rien autre que ce que nous savons de reste.  
 —Ainsi l'homme qui a obtenu sa grâce...  
 —Il ne sait qui il est ; il ignore même quel peut être le nom de cet homme !  
 —Mordieu ! c'est jouer de malheur !  
 —Mais, ajouta Humbert, Giraud n'est plus à craindre ; car il a été arrêté ce soir vers les dix heures comme complice du capitaine La Chesnaye, avec lequel il a été prouvé que l'archer avait soupé.  
 —Il a été arrêté ce soir à dix heures, effectivement, répondit le comte de Bernac en secouant la tête ; mais, ce que vous ignorez encore, c'est qu'à minuit Giraud était relâché.  
 —Giraud est libre ! s'écria Catherine.  
 —Il a été relâché ! ajouta celui que l'on avait désigné sous le nom d'Humbert.  
 —A telle enseigne, mes bons amis, que le drôle, lancé à ma poursuite, m'a suivi jusque dans la rue des Deux-Ecus.  
 Catherine et Humbert se regardèrent, et, au travers de leurs masques, leurs yeux lancèrent deux jets étincelants.

## XIV

## LA CONFÉRENCE

—Mais, s'écria vivement l'homme masqué, il ne t'a pas vu pénétrer jusqu'ici ?  
 M. de Bernac laissa échapper de ses lèvres le sifflement railleur qui paraissait lui être habituel.  
 —Caméléon était à son poste, dit-il en souriant, et à cette heure, si Giraud n'a pas perdu la trace, il doit constater que le comte de Bernac est entré dans son hôtel.  
 —D'ailleurs, ajouta Catherine, vous faites à Giraud plus d'honneur qu'il ne mérite.  
 —En effet, dit Humbert, que pouvons-nous avoir à redouter de cet homme ?  
 —Presque rien, répondit le comte toujours avec son même sourire railleur, presque rien, mon cher Humbert ! Giraud est actif, brave, intelligent, il est poussé par deux puissants moteurs : l'amour et la vengeance ; donc il n'y a rien à redouter de lui !  
 Giraud a été au service du feu comte de Bernac ; Giraud a déposé contre nous lors du procès de revendication avec un acharnement impitoyable ; Giraud a prétendu que le jeune enfant portait au bras gauche un signe indélébile.  
 —Mais, interrompit brusquement Humbert, le parlement a rejeté sa déposition, qui ne s'appuyait sur aucune preuve.  
 —Mais, reprit aussitôt M. de Bernac, Giraud peut rencontrer celui que tu sais, et de leur réunion à tous deux résulterait peut-être un danger si terrible que nous userions nos forces à vouloir le braver.  
 —Celui dont tu parles n'a pu rencontrer Giraud.  
 —Pourquoi ?  
 —D'abord il est loin d'ici !  
 —Il est tout près, au contraire.  
 —Lui ? s'écria Humbert.  
 —Lui ! répéta le comte.

—Comment ?...  
 —Mercurius l'a vu ce soir.  
 —Ou ?  
 —Sur le Champ-Crotté.  
 —Impossible !  
 —Mercurius ne s'est pas trompé ; il lui a parlé. Tu vois que Giraud est à craindre !  
 L'homme masqué poussa une exclamation sourde, ressemblant plutôt au rugissement d'une bête fauve qu'à un cri sorti d'une poitrine humaine.  
 Il fit un mouvement tellement brusque qu'il faillit renverser la table massive placée entre lui et Catherine, et son oeil étincelant sous le trou du loup de velours noir parut s'animer subitement d'un feu sombre.  
 —Il est à Paris ? répéta-t-il.  
 —Oui.  
 —Tu le savais ?  
 —Je le savais.  
 —Et tu n'as rien dit ?  
 —Qu'avais-je à dire ? Je le surveillais, c'était assez.  
 Humbert et le comte échangèrent un double regard.  
 Catherine les regardait avec étonnement.  
 —Je ne comprends pas, dit-elle.  
 —Il est inutile que tu comprennes ! répondit sèchement M. de Bernac.  
 —Ah ! vous avez des secrets pour moi, messieurs ?  
 —Nous avons des secrets pour vous ! fit Humbert d'une voix grave.  
 —C'est bien ! répondit Catherine.  
 Il y avait dans l'accent dont furent prononcés ces mots un mélange de colère, de dépit et de menace dont celui que nous avons jusqu'ici entendu nommer le comte de Bernac sembla subitement s'offenser.  
 Le jeune gentilhomme se leva brusquement, et se plaça en face de Catherine :  
 —Ma mie, dit-il d'une voix rude qui contrastait étrangement avec la douceur de son organe ordinaire, je devine vos pensées. Vous songez à exploiter l'amour de Mercurius pour vous immiscer complètement dans nos affaires.  
 Sachez que Mercurius, pas plus qu'Humbert et que moi, n'a le droit de trahir nos secrets, et priez Dieu surtout qu'il ne le prenne jamais ce droit qui ne saurait lui appartenir ; car si cela arrivait, Catherine, si l'un de nous révélait un jour ce qu'il a juré de cacher, ce jour-là serait le dernier que verrait luire le confident indiscret auquel il serait confié !  
 Homme ou femme, enfant ou vieillard, celui-là mourrait sans pitié ni miséricorde.  
 Tu es jeune, jolie, adroite, tu nous sers à merveille, Catherine, j'en conviens ; mais, en revanche, nous te servons bien aussi suivant tes goûts et tes désirs.  
 De fille de rien que tu étais, nous t'avons faite grande dame ; de pauvre nous t'avons faite riche ; d'obscur nous t'avons rendu brillant et recherché : la cour et la ville sont à tes pieds ; tu es enviée, adorée, adulée, heureuse enfin : ne demande pas autre chose ; contente-toi de la part que nous t'avons faite, mais ne cherche pas à connaître ce que tu dois ignorer.  
 La folle passion que tu as su inspirer à Mercurius ne saurait te mettre à l'abri de la lame de ma dague.  
 Enfin, souviens-toi que nous ne confions jamais nos secrets qu'à la tombe qui se referme.  
 Et maintenant, ma chère fille, continua le comte en chan-

geant de ton et en revenant à celui d'une galante familiarité, donne ta blanche main que je la baise, et compte toujours sur notre amitié à toute épreuve.

Durant ce petit discours, Catherino avait successivement baissé la tête, et lorsque le comte acheva en s'avançant vers elle pour lui prendre la main, elle tendit le bras et s'inclina gracieusement en signe de soumission passive.

Le masque qui lui couvrait les traits empêchait de suivre sur sa physionomie l'impression produite par les dures paroles du comte, et ses yeux baissés ne permettaient pas davantage de lire dans son âme.

M. de Bernac effleura de ses lèvres la petite main qui lui était abandonnée, et la laissant ensuite retomber avec insouciance, il se retourna vers Humbert qui, pendant cette scène, avait conservé une impassibilité de statue.

—Eh bien ! revenons à Giraud. Que penses-tu ?

—Je pense, répondit l'homme masqué, que tu as commis une faute grave.

—Laquelle ?

—Tu es venu du grand Châtelot jusqu'ici, suivi par un seul homme. La nuit est noire, les rues désertes ; les fontes de ta selle étaient garnies de pistolets tout chargés, comment se fait-il que cet homme vit encore ?

—Tu ne comprends pas ?

—Je l'avoue.

—Eh bien, le meurtre de Giraud ou sa disparition cette nuit même eussent tout simplement servi à prouver demain au prévôt l'assertion des paroles formulées par le drôle !

—C'est vrai !

—C'est heureux que tu comprends.

—Et tu as raison, répondit Humbert.

En ce moment un léger coup de sifflet retentit dans la petite pièce.

—Mercurius ! s'écria Humbert.

—Mercurius ! répondit Catherine en s'élançant en avant.

Un pas rapide se fit entendre dans l'escalier qu'avait descendu précédemment le comte pour gagner la chambre mystérieuse où venait de se passer la scène que nous avons mise sous les yeux du lecteur, et presque aussitôt un homme apparut sur le seuil de la porte demeurée ouverte.

Cet homme, de taille semblable à celle du comte de Bernac et à celle d'Humbert, était vêtu de velours noir des pieds à la tête, et un masque de même étoffe et de même nuance lui couvrait aussi le visage.

Porter un loup pour sortir la nuit n'était pas alors, il faut le dire, une habitude en dehors des usages reçus.

Durant le seizième siècle et la première partie du dix-septième siècle, cacher ses traits sous un masque était fort de mode, et ce genre de travestissement avait été adopté avec empressement à cette époque où le relâchement effrayant des mœurs avait gagné toutes les classes de la société.

Sentiment de pudeur et plus encore facilité plus grande de faire le mal, tels avaient été les mobiles qui, par les uns et par les autres, avaient fait sanctionner l'habitude italienne. Le masque faisait partie du costume.

Sortir sans loup était alors une chose presque honteuse et extraordinaire, surtout pour les femmes.

Bassompierre dit dans ses mémoires, que lorsqu'Henri III fit poursuivre sur la route de Gascoigne sa sœur, Marguerite de Valois, Larchant qui commandait les archers se permit plusieurs outrages, et fit même démasquer la reine pour mieux la connaître,

et l'auteur du « Divorce satirique » ajoute, à propos de cette même aventure, que « les filles de la reine suivaient en désordre, qui sans masque, qui sans devancier, et telles sans tous les doux ».

Les hommes avaient fini également par adopter cet usage, notamment pour se livrer avec moins de contrainte aux débauches nocturnes et aux expéditions galantes.

Lorsqu'le second personnage masqué, qui venait de pénétrer dans la pièce où se trouvaient Catherino, Humbert et le comte, avait apparu sur le seuil, la jeune femme s'était, avoûs-nous dit, glissée vers lui.

Cet élan, plein d'étonnement et de tendresse, accusait sans doute une passion partagée, car l'homme vêtu de velours noir pressa Catherino sur sa poitrine avec un frémissement de joie et de bonheur qu'il ne chercha point à dissimuler.

—Eufin ! s'écria la jeune femme, te voilà sain et sauf !

—C'est fait ! dit le nouveau venu en s'adressant à Humbert et au comte.

—Ainsi, l'hôtel de Mercœur ?... demanda ce dernier.

—Est en flammes.

—Les trois valets assassins ?

—Pendus.

—Et le duo ?

—Son portrait a été souillé de boue, et j'ai tracé moi-même le mot « lâche » sur son front.

—Donc le capitaine La Chesnaye est vengé ?

—A peu près, car j'ai laissé sur le bureau du duo la seule pièce qui se trouvait à l'abri de l'incendie puisqu'elle est construite dans un pavillon situé dans les jardins ; j'ai laissé, dis-je, une lettre où je prévenais Sa Seigneurie que, si elle continuait à attribuer ses crimes aux autres elle serait traitée d'abord comme l'était son effigie, et comme l'avaient été ses valets.

—Très-bien ! dit Bernac.

Et se retournant vers Catherine :

—Tes renseignements étaient exacts, ajouta-t-il, et encore cette fois tu nous as servis avec ton adresse et ta fidélité accoutumées. Tu choisiras dans les bijoux enlevés cette nuit de l'hôtel Merœur, les plus beaux joyaux...

—Non, dit vivement Catherino, je n'ai pas agi pour avoir une récompense ; j'ai agi cette fois par amour, Mercurius commandait l'expédition, le voulais le préserver de tous dangers en le prévenant, et je n'ai agi que pour lui seul.

—N'importe ! répondit M. de Bernac. Tu aimes les bijoux, et je veux que tu choisisses les plus riches !

Maintenant, mes amis, continua le comte en s'adressant aux deux hommes, maintenant que La Chesnaye a vengé ses insultes, il faut que vous m'accordiez sur l'heure quelques instants de sérieuse attention.

—Parle ! dit simplement Mercurius.

—Nous t'écoutons ! ajouta Humbert.

Catherine se rapprocha vivement.

## XXV

## LES PROJETS DE M. DE BERNAO

M. de Bernac jeta loin de lui le chapeau empanaché qui lui couvrait la tête, et, appuyant ses deux coudes sur la table et son menton sur ses deux mains réunies, il parut réfléchir profondément.

Humbert, Mercurius et Catherine, groupés en face de lui, l'attendaient en silence.

Rien de singulier comme le spectacle offert par la réunion de ces quatre personnages.

L'un avec son costume splendide et éblouissant, son visage découvert, sa physionomie mobile, sur laquelle se reflétaient tour à tour une foule de sentiments différents ; les trois autres avec leurs vêtements sombres (la pelisse de Catherine dérochant aux regards sa toilette multicolore), leurs masques de velours noir, et n'offrant d'animés, immobiles qu'ils étaient, que les rayons ardents lancés par leurs prunelles à travers les trous ronds du loup impénétrable.

La lumière tombant du haut (les candélabres étaient fort élevés) donnait encore à cette scène muette un cachet plus fantastique.

Tout à coup M. de Bernac releva la tête, et abaissant les bras, il les croisa sur sa poitrine en se penchant en arrière.

—Toi, Humbert, toi, Mercurius, et toi-même, Catherine, dit-il de cette voix brève et sèche, indigne de l'habitude du commandement, vous connaissez la route dans laquelle nous marchons, vous savez quel but nous voulons atteindre.

Eh bien ! cette route est aux trois quarts parcourue ; ce but, nous n'avons plus qu'à étendre la main pour y toucher. Encore quelques heures de patience et notre mission sera accomplie, et notre séjour à Paris deviendra inutile.

J'aime les périls, vous ne l'ignorez pas ; mais j'aime les périls qui profitent, et non les dangers stériles, qui ne sauraient même donner un peu de gloire à ceux qui les bravent.

Or, à Paris, à cette heure, les dangers nous entourent, et aucun profit ne nous pousse à les affronter. Donc, notre but atteint, notre mission remplie, il nous faut partir.

Est-ce votre avis ?

Tous trois s'inclinèrent en signe d'affirmation.

—Nos grottes d'Étretat nous attendent ! continua M. de Bernac en s'animant. Là, nous trouverons nos richesses entassées ; là, nos moyens de défense sont réellement formidables, nos approvisionnements énormes.

Nous aurons près de nous nos plus dévoués compagnons, devant nous les belles et splendides campagnes de la Normandie, derrière nous l'immensité de l'Océan. À nous la contrée entière, dont nous serons rois, en dépit du roi de France lui-même !

À nous les droits de haute et basse justice sur les peuples qui nous entoureront ! À nous les richesses inépuisables des villes et des châteaux ! À nous enfin cette existence sublime d'aventures et de plaisirs, de combats et de fêtes, de dangers et d'amours !

Partout où nous voudrons, nous porterons la terreur ; partout où nous voudrons, nous sèmerons l'espérance. Le bien et le mal seront dans chacune de nos mains, et, maîtres de la terre, maîtres des hommes, maîtres des choses, nous vivrons dans nos retraites inaccessibles comme les dieux du paganisme vivaient dans leur Olympe, interdit aux mortels !

Dites, mes amis, cette existence n'est-elle pas au-dessus des conditions humaines, et ne serait-ce pas la réalisation de vos rêves ?

Humbert et Mercurius s'étaient levés, électrisés par les paroles du comte.

Catherine, l'œil ardent et la main frémissante, paraissait en proie à une émotion plus vive, car la nature de cette femme, nature évidemment sensuelle, était plus faite que tout autre pour subir l'attrait de cette existence en dehors des lois que venait de dépeindre M. de Bernac.

Tous trois tendirent les bras vers l'orateur.

—Partons ! dirent-ils d'une même voix.

M. de Bernac leur fit signe du geste de reprendre les places qu'ils avaient soudainement quittées.

—Le secret des grottes m'appartient seul, dit-il, et, sans le secours de cette retraite sûre et inaccessible, l'existence dont je vous parle serait impossible. Donc il dépend de moi de réaliser vos projets de bonheur.

—Sans doute, dit Mercurius.

—Eh bien ? fit Humbert.

—Eh bien ! mes amis, il faut encore m'entendre, car je n'ai pas fini.

M. de Bernac fit une courte pose.

—Pour quitter Paris, reprit-il, pour conserver la magnifique position que nous possédons et l'allier à la splendide existence que nous allons mener, il faut d'abord que notre mission soit accomplie en entier, ensuite que nous ne laissions derrière nous aucune chance de péril, enfin que nous emportions avec nous des gages de bonheur pour le présent.

Est-ce votre avis ?

—Sans doute ! dirent les hommes.

—Or, poursuivit le comte, notre mission a un double but : posséder d'une part une somme assez considérable pour pouvoir lever autour de nous une armée presque aussi formidable que celle du roi de France.

De l'autre, nous venger de cette justice qui nous menace de sa rigueur ; mais que cette vengeance soit telle qu'elle épouvante à tout jamais ceux qui tenteraient de nous pourchasser, et qu'elle rassure ceux, au contraire, qui accourraient se grouper autour de nous.

Sur les trois millions de livres qui nous sont nécessaires pour élever à quinze mille le chiffre de nos hommes, et de cette façon enserrer dans un même réseau la Normandie, la Picardie, l'île de France, l'Anjou et l'Orléanais, un million nous manque encore.

La vengeance dont je vous parle, vous ignorez à cette heure les moyens de l'exercer.

Quant aux périls, que nous ne devons pas laisser derrière nous, ils nous entourent cependant de tous côtés !

Giraud est sur nos traces. Ce n'est que vous savez est revenu.

S'ils se rencontrent, s'ils se réunissent, nous nous trouverons en face d'adversaires redoutables, puissants et implacables ; et fuir le terrain du combat deviendra impossible sans abandonner la cause.

Enfin, ces gages d'un bonheur présent, tu les possèdes seul, Mercurius, car toi seul es en possession de la femme que tu aimes.

Eh bien ! continua M. de Bernac en accentuant plus énergiquement ses paroles, ce million qui nous manque pour devenir les seigneurs les plus puissants de la France, cette vengeance que nous devons laisser derrière nous, ces périls que nous devons conjurer, ce bonheur que nous devons tous avoir et emporter avec nous, grâce à mes plans, grâce à ce que je veux faire, nous pouvons en espérer la réalisation immédiate.

« Oui ! s'écria-t-il, avant vingt-quatre heures, et cela dépend de vous maintenant, nos ennemis seront anéantis, notre vengeance assurée, le million dans ta caisse, Mercurius, et celle que tu aimes dans tes bras, Humbert.

—Comment ? que faut-il faire ? s'écrièrent à la fois Mercurius et Humbert.

—Parlez ! ajouta Catherine.

Le comte les regarda profondément tous trois.

— Avant de continuer, dit-il, avant de dérouler mes plans, j'ai deux conditions à vous imposer.

— Quelles conditions ? fit la jeune femme.

— Les voici. J'y pourrais plutôt dire : la voici, car en réalité, la première condition acceptée, il ne vous serait plus loisible de refuser la seconde.

— N'importe ! dit Mercurius ; formule-les toutes deux.

— Nous t'écoutons ! ajouta Humbert.

— Et moi, j'accepte d'avance ! fit Catherine.

Bornac la regarda en souriant.

— Si tu continues, dit-il, je finirai par croire que tu as autant d'esprit à toi seule que nous trois ensemble.

— Je suis femme...

— Et tu n'as que les défauts de ton sexe, ajouta le comte.

— C'est ce qui fait ma force.

— Et l'amour de Mercurius ?

— Peut-être !

Le comte lança à la jeune femme un regard légèrement ironique.

— Cela eût été dommage de te laisser végéter dans une condition secondaire, dit-il. Mais revenons à ce que j'ai à vous dire.

La première condition est celle-ci ; jusqu'ici, mes amis, toi, Humbert, toi, Mercurius, et moi, nous avons vécu sur le pied le plus parfait de l'égalité dont parle Platon. Or, cette égalité n'est plus possible.

Je ne prétends pas faire de vous deux esclaves, mais je prétends de faire de vous deux ministres. En un mot, je veux être roi !...

Les deux hommes masqués se regardèrent.

— Te crois-tu donc supérieur à nous ? dit Humbert.

— Oui, répondit nettement le comte.

Je reconnais vos qualités à tous deux, je reconnais votre science, votre intelligence, votre esprit ; je sais que peu d'hommes existent qui puissent vous être comparés ; je sais enfin que chacun de vous, dans les connaissances qui lui sont propres, n'a qu'un être sur la terre qui lui soit supérieur, celui grâce auquel nous sommes aujourd'hui puissants et savants, celui qui nous a ouvert les voies de tous les plaisirs et de toutes les jouissances, celui qui nous a mis à même de gravir ou de descendre à notre gré tous les degrés de l'échelle sociale...

— Mais celui dont tu parles te domine aussi ! fit Mercurius.

— Sans doute, et je ne cherche pas à fuir cette domination. Je l'ai reconnue et la reconnaitrai encore, mais cette domination est toute intellectuelle, et celle que je veux avoir sur vous est absolue.

Et vous, êtes-vous disposés à m'obéir sans réserve et à accomplir mes volontés sans les discuter ?

Humbert et Mercurius se regardèrent encore.

— Et si nous refusions de reconnaître ton pouvoir suprême ? dit Humbert après un moment de silence.

— Dès ce soir, répondit M. de Bornac, nous serions désunis. Mercurius se leva vivement.

— Nous perdons là, dit-il, un temps probablement précieux. Nous jures-tu d'être toujours fidèle et dévoué à la cause commune ?

— Oui, répondit M. de Bornac.

— Alors, je jure, moi, de t'obéir sans réserve.

— Bien ! fit Catherine.

— Et toi, Humbert ? fit le comte.

— Je le jure aussi.

— Maintenant, la seconde condition ? dit Mercurius.

— C'est de reconnaître, dès cette nuit, dès cette heure, la suprématie que vous m'accordez.

— Donnez-nous les ordres ! dit encore Mercurius.

— Et nous t'obéirons à l'instant même ! ajouta Humbert.

M. de Bornac leur tendit les mains.

— Merçi, mes amis, merçi, mes frères ! dit-il d'une voix légèrement émue. J'ai voulu voir jusqu'où allait la confiance que vous aviez en moi.

Maintenant, je vous jure que je suis digne de cette confiance.

Demain, à pareille heure, nous partirons tous, emportant nos richesses, laissant nos ennemis morts et notre vengeance terrible, et emmenant avec nous, toi Mercurius, cette Catherine que tu aimes, et toi, Humbert, cette Diane d'Arnaud que tu adores !

Humbert redressa la tête en frémissant de joie.

— Quoi ! fit-il, tu as réussi ?

— Oui !

— Tu es vu Diane ?

— Je l'ai quitté il y a une heure.

— Et elle était seule ?

— Seule avec moi.

— Et elle consent ?

— Je te réponds qu'elle partira, si tu ne gâtes pas demain ce que j'ai fait ce soir.

Humbert saisit les mains du comte et, les serrant dans les siennes, il les pressa avec effusion.

— Merçi, frère ! dit-il d'une voix sourde.

Puis après quelques secondes de silence :

— Ainsi, reprit-il, elle ne s'est douté de rien ?

— De rien absolument ! répondit M. de Bornac.

— Elle t'a écouté ?

— Avec une attention profonde et une émotion des plus vives, je t'en réponds !

Au reste, j'ai été touchant, pathétique, élégiaque et terrible tout ensemble. J'ai trouvé de ces phrases entraînantes que l'on dit si bien, sans en penser un mot.

La pauvre enfant a été subjuguée...

— Et elle a promis de partir ?

— Non, mais elle partira.

— Bravo ! s'écria Catherine qui avait écouté, sans y prendre part, la conversation qui venait d'avoir lieu entre les trois hommes, et qui semblait avoir oublié complètement la sévérité dont le comte avait fait preuve à son égard. Bravo ! monsieur de Bornac ; vous servez bravement et merveilleusement les amours d'autrui !

Jadis vous m'avez enlevé au profit de Mercurius ; et demain vous allez enlever Diane au profit de Humbert. Quel désintéressement sublime !

Mais n'aurez-vous donc jamais la récompense de votre généreuse conduite, et après avoir protégé si efficacement nos amours à nous, ne nous incitez-vous jamais à même de servir les vôtres ?

## XXVI

## LE CHEF SUPRÊME

Le comte se dressa d'un seul bond.

— Vive Dieu ! ma belle, s'écria-t-il, tu es plus près que tu ne le pense de voir ta bonne volonté mise à l'épreuve !

— Vous êtes amoureux ? s'écria Catherine avec un air de doute manifeste.



—Oui, répondit M. de Bernac, mais avant de parler de moi, parlons des intérêts qui nous concernent tous.

Vous avez juré de m'obéir tous trois, je commence à com-  
mencer.

Demain soir il y a bal masqué à l'hôtel de don Pedro d'—  
Toude, l'ambassadeur d'Espagne ?

—Oui, dit Humbert.

—Nous irons tous quatre.

—Bien !

—Là est le million que je vous promets.

—A l'ambassade ? écria Mercurius.

—Dans les coffres mêmes de l'ambassadeur. Il est arrivé ce  
matin en beaux quadriples d'Espagne.

Cet argent de Sa Majesté Catholique devait servir à sou-  
doyer les cosaques du roi de France, nous ferons une action pa-  
triotique en l'empêchant de suivre sa destination.

Catherine connaît don Pedro, elle se chargera de nous ou-  
vrir les voies jusqu'au trésor.

Catherine sourit en faisant un signe affirmatif.

—Diane sera au bal, Humbert, et de gré ou de force il fau-  
dra qu'elle suive le comte de Bernac. Au point où j'ai su amè-  
ner les choses, la réussite à cet égard n'est pas douteuse.

Donc les conditions d'argent pour tous nos hommes, et de  
bonheur pour vous deux seront remplies.

—Restent, dit Mercurius, la vengeance à accomplir et les  
dangers à écarter.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuite-  
ment, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le com-  
mencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

Chez le bottier, Patrick est en train d'essayer une paire de  
souliers.

—Pour sûr, dit-il après plusieurs efforts, je ne pourrai jamais  
mettre ces souliers avant de les avoir portés une semaine ou deux.

\*\*\*

Une dispute s'élevant entre deux gamins vendeurs de jour-  
naux, l'argument ordinaire survint.

—Je te parle cinq sous ! dit l'un.

—Cinq sous ! répéta l'autre en crachant dédaigneusement.  
Et donc ! cinq sous !... Mais je ne mettrais pas ma main dans  
ma poche pour si peu !

\*\*\*

Déjà, à la suite du tamponnement de deux trains.

Une vieille anglaise sort précipitamment d'un wagon de  
première classe et s'évanouit sur la voie.

Quand elle revint à elle, on s'empresse.

—Avez-vous du mal ?

—Oh ! non ; j'avais seulement une toute petite valise.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANA-  
DIENS FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en par-  
fait ordre. S'adresser ici.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes  
qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et  
ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil  
sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se  
procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme  
aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou  
qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit  
gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de  
l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strong-  
sey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Inter-  
dant ; Le Duo de Kandon ; Les Deux Duchesses ; Le  
Forgats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime  
d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes,  
variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La  
Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme de  
Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un  
Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) n'est  
envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La  
Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers  
du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de  
Kandon et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argen-

Les prix que coûteraient actuellement ces feuilletons de  
librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement et  
quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui  
s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons  
ci-dessus énumérés et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; —  
Démouille du Cinquidème — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont  
coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'un  
feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont con-  
suet : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On  
peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements  
ont du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (1<sup>er</sup>  
domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commi-  
sion sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre conten-  
d'ailleurs qui nous serait adressée sans être enregistré.

MORNEAU & CIE., EDITEURS.

Boite 1986

475 Rue Craig, Montre-